

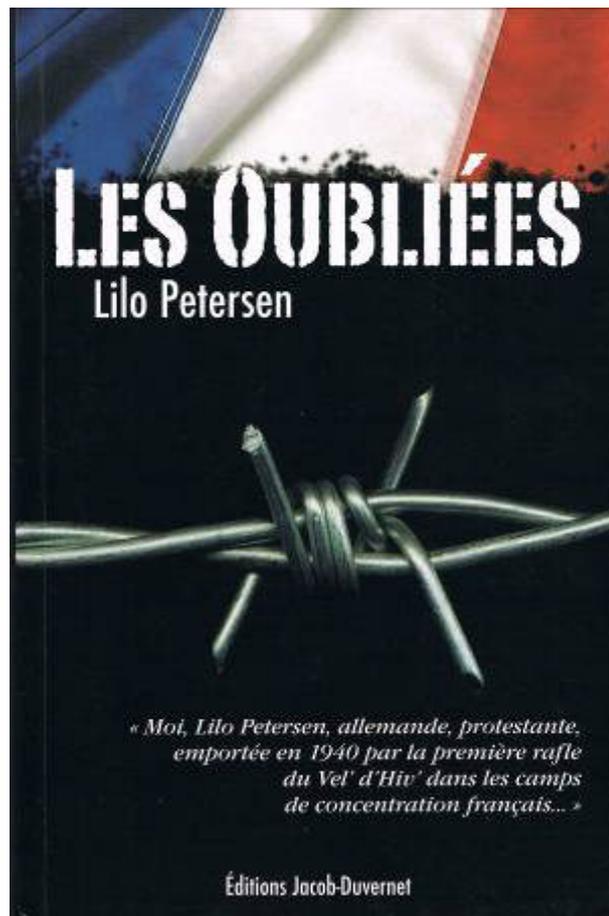
**1940 (mai- juillet)**

**Lilo PETERSEN**

***Les oubliées***

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 109 (décembre 2007), p. 14 à 16.

*Le texte est extrait de l'ouvrage de Lilo Petersen **Les Oubliées**, Edition Jacob-Duvernet, 2007, 238 p. (p. 9 à 13). Le sous-titre de l'ouvrage est le suivant : « Moi, Lilo Petresen, allemande, protestante, emportée en 1940 par la première rafle du Vel' d'Hiv' dans les camps de c oncentration français... »*



Les Allemands faisaient crever, les Français laissaient crever. Toute la nuance est là. Il faisait sombre. Sur le papier goudronné du toit, la pluie tambourinait à grosses gouttes une mélodie hallucinante. Les femmes se recroquevillaient sur la mince couche de paille de leurs sacs étalés à même le sol, dans la baraque. Sur ce sol de planches minces et mal jointes, rats et souris faisaient la course. Depuis belle lurette, les cris hystériques de celles qui en avaient peur s'étaient perdus dans l'apathie. La leur et celle des autres.

Sans meubles, sans lits, sans tables, bancs ou chaises, les femmes croupissaient sur ces sacs de paille, qui, remplis une fois l'an, devenaient vite assez minces pour être facilement pliés en deux et servir de "fauteuil". Mais il leur manquait un dossier ou un simple pan de mur contre lequel il aurait été possible de s'appuyer. Les parois de la baraque étaient constituées de minces planches recouvertes de papier goudronné noir. La partie inférieure, en plan incliné, était prolongée, à hauteur d'épaules à peu près, par une partie verticale plus étroite qui rejoignait le toit où se trouvaient, à hauteur de visage, de petits clapets de bois pleins qui servaient de fenêtres.

Dans la baraque, deux rangées de paillasses se faisaient face, pied contrepied, laissant entre elles un chemin juste assez large pour passer. Au sol, chaque femme disposait d'un espace de quelque soixante-dix centimètres de large pour y poser valise et paillasse. Une fois le sac déplié, la dormeuse se trouvait coincée contre les planches de la paroi, dans l'angle que formaient le mur incliné et le sol, ce qui lui donnait l'impression que la pluie tambourinait directement sur sa tête.



Car il pleuvait. Jour après jour, nuit après nuit. Chaque année, pendant des mois et des mois, presque sans interruption. Il pleuvait à l'extérieur ; il pleuvait à l'intérieur, là où le papier goudronné s'était déchiré sous la violence d'une bourrasque ou sous l'insistance de la pluie. Il ne serait réparé que le lendemain. Ou un autre jour. Il pleuvait sur les paillasses. Les rares femmes qui possédaient un parapluie étaient des reines : leur paillasse restait sèche. D'autres essayaient, avec des moyens de fortune, de fabriquer des canaux pour diriger les eaux vers les planches disjointes du sol.

C'était une ville de baraques de planches recouvertes de papier goudronné. Une ville coupée en deux et dont chaque moitié était divisée en quartiers délimités par du fil barbelé. Et tous les quartiers ensemble étaient enserrés d'un fil barbelé plus épais encore. Chaque quartier, nommé "îlot", comptait vingt-cinq baraques de soixante femmes. La nuit, la mer de toits et murs noirs était vaguement tirée de l'obscurité par quelques loupioles clouées sur de hauts mâts. On aurait dit des fauves tapis dans l'ombre devant de fades lumières au garde-à-vous.

Il n'y avait pas d'eau courante dans les baraques. Pas de tuyaux. Pas de robinet. Pas de cabinets non plus. Une seule unité de latrines surélevées, adossée aux barbelés, desservait tout un îlot, c'est-à-dire près de 1 500 personnes. Cette demi-douzaine de trous, plus ou moins exposés à tous les vents, servait de cabinets. Sans eau. Rien que les trous. Durant les mois de pluie, lorsqu'on devait s'y rendre, il était inutile de vouloir se hâter. Autour des baraques, la terre glaise détrempée du sol englutissait chaque pas, quelque fois jusqu'aux mollets, et refusait de les rendre. Elle gardait parfois une chaussure. Il était vain alors de vouloir la retrouver. Chaque pas était une bataille. Bien souvent, le temps manquait pour atteindre le but, aussi les plus faibles ou les plus philosophes renonçaient-elles à ce duel contre la glaise.

Mieux valait ne pas avoir soif pendant la nuit. L'eau ne coulait qu'un moment le matin et le soir. Et encore fallait-il attendre son tour devant les quelques auges en bois, alignées en plein air et desservies par un tuyau horizontal dont les trous, répartis sur toute la longueur, laissaient parcimonieusement couler la seule eau disponible pour boire, se laver, faire un brin de lessive ou constituer une petite provision du précieux liquide et l'emporter dans la baraque. Mais cela, le plus souvent, restait un rêve : la plupart des femmes n'avaient rien pour stocker ne fût-ce que l'équivalent de quelques gorgées.

Quand la pluie cessait, c'était une explosion de joie. Enfin le soleil ! A force de ciel gris et noir, on finissait par douter de l'existence même de l'astre du jour. Du chaud ! Du sec ! De la lumière ! On pouvait enfin marcher : le sol n'essayait plus d'attraper les jambes et de les garder. Il était dur et résonnait sous les pas comme une sphère vide. On pouvait dénuder ses bras, découvrir ses bras, découvrir son décolleté, enfiler un short. S'offrir enfin à la caresse des rayons dorés.

Et surtout s'exposer aux moustiques ! Leur arrivée en foule déclenchait une fuite au pas de course vers la baraque, qui ne garantissait un vague abri contre les piquants insectes qu'à condition de fermer les clapets fenêtres. On ne plongeait pas alors dans la nuit noire, mais cela ne valait guère mieux. Malgré les portes ouvertes aux deux extrémités, l'air frais manquait. Certaines femmes choisissaient de faire la navette entre le soleil et l'ombre, d'autres se terraient sur leur paillasse, d'autres, bravant l'attaque, privilégiaient l'air chaud et la lumière.

Dans l'autre moitié du camp se trouvaient les îlots des hommes. Eux aussi pataugeaient dans la même boue détrempée par la pluie, foulaient de leurs pieds fatigués le même sol sec et durci lorsque apparaissait le soleil, enfilaient des vêtements devenus hardes qu'ils ne pouvaient plus réellement entretenir. Certains avaient honte de leur apparence, de leur barbe mal ou pas entretenue.

Au menu des baraques : de la flotte teintée de brun le matin ; à midi, de la flotte ornementée de quelques yeux de graisse et de rares cubes millimétriques du sempiternel légume qui était toujours le même pendant des mois. Même flotte le soir et rien d'autre jusqu'au lendemain. Rares étaient les infimes miettes de viande censées se trouver dans cette soupe. Pour accompagner ce festin : trois doigts de pain par jour -souvent moins- et une cuillerée de sucre. De temps en temps, un peu de confiture. Le tout était avalé le plus vite possible pour échapper à la concurrence des fourmis, des mille-pattes et autres vermines qui sautaient avec joie sur ces mets. Puces et poux ne se joignaient pas au festin, les corps humains leur suffisaient.

Les espèces rampantes, volantes et trottantes n'avaient à craindre des humains qu'un geste agacé. Il n'y avait pas d'insecticides, rien ne les empêchait de se multiplier à loisir et, s'associant aux bactéries et aux virus, de propager les épidémies, jetant les victimes sur leur grabat dont souvent, déjà affaiblies par la faim, elles ne se relevaient pas. Alors les morts restaient couchés parmi les vivants, attendant le "camion ramasse-morts" qui passerait plus tard ou le lendemain, sur lequel ils seraient empilés, puis déchargés avant de finir dans un trou creusé pour eux ou, lorsqu'il y en avait trop, le trou commun du cimetière du camp.

Dans cette ville, il y avait un hôpital pour les hommes et un autre, plus petit, pour les femmes. Le médecin chef était originaire du pays. Les autres médecins avaient été recrutés dans les baraques, tout comme le personnel médical. A part l'aspirine, les médicaments étaient rares, voire inexistantes. Il n'y avait pas assez d'instruments, de matériel, de thermomètres et de bassins pour les soins. Il n'y avait pas même de papier hygiénique. On arrivait dans cette ville de baraques sans explications, sans savoir pourquoi ni pour combien de temps, transportés par des camions venus prendre leur cargaison humaine à l'arrivée des trains qui l'avaient trimballée jusque-là. Pendant "le voyage" d'un jour ou deux, ni nourriture ni boisson n'avait été distribuées. Rien non plus à l'arrivée. Pas même de l'eau. Dans chaque baraque, soixante sacs de paille par terre : à chacun de choisir le sien ! Pas de couvertures, juste ces sacs nus, nus comme le sol sur lequel ils étaient étalés. Nus comme allaient se sentir ces nouveaux habitants que la promiscuité déshabillerait

.../...

› *moralement. Elle détruirait leur vernis social, rongerait leur apparence de gens civilisés. Il n'y aurait bientôt plus rien d'autre que leur être vrai, qu'il fût beau ou laid.*  
\*\*\* *Il n'y aurait bientôt plus qu'eux face à eux-mêmes, sans fioritures.*